

Franck Aria

Vastes Solitudes

Roman



(Extraits)

Le monde est dévasté, la réalité faussée, l'ennui généralisé, le spectacle idolâtré ? Qu'à cela ne tienne, la solitude est vaste. Elle recèle d'autres mondes, d'autres libertés, d'infinies richesses que seuls l'amour et la pensée connaissent.

Afin de sortir de l'impasse contemporaine, un homme et une femme se vident de la société pour ne jouir que du Temps. Ils vivent dans une petite maison en bordure de ville, à hauteur respectable des tribulations urbaines. La campagne et la forêt se hument toutes proches, les montagnes offrent leur horizon en dents de scie. Alvia l'Amazonienne est musicienne et brasse l'air de sa noblesse, tandis que lui se joue des mots et prend des notes. Il a refermé ses cahiers de désespoir le jour où il a réglé sa vie selon les joies qu'exprime encore le réel.

Tous deux s'aiment de nier la mort, mais l'amour ne les a pas rendu aveugles. Ils ressuscitent chaque jour et leur projet est le bonheur, ce mot d'après jouissance qui n'est su que lorsqu'il se vit.

L'amour comme salut ? Sans rancœur ni aigreur ? Sans aucun sentimentalisme ? Le paradis, là, maintenant ? Oui.

F. A.



Dépôt légal: février 2012
 ISBN: 978-2-916236-15-5
 Prix: 14 €



Alvia m'aide à être qui je suis et je crois l'aider à être ce qu'elle est. Du reste, la vraie rencontre est celle qui nous instruit de qui nous sommes. Depuis la notre, qui ne cesse de l'être, Alvia et moi vivons d'accords relatifs et inconciliables. Hormis l'essentiel – soit l'art, l'amour et la liberté – rien ne lie mieux nos deux natures que la frontière nous séparant. Chacun est en définitive l'étranger de fond que l'autre désire connaître sans pour autant vouloir lui ressembler. Et comme chacun de nous se trouve sans jamais se chercher, nous allons librement à travers la vie selon les résonances d'un Temps par nous-mêmes inventé. D'autres voudraient nous imposer leur programme d'adultes sérieux, normaux, moraux, militants. Comme si nos vies pouvaient différer de leurs natures profondes. Comme si nos vies clandestines ne répondaient pas à une nécessité biologique.

Peut-être sommes-nous tous deux les voyageurs précoces d'un siècle à venir, porteurs d'une bonne nouvelle que ce triste siècle ne veut ni entendre ni recevoir. Peut-être sommes-nous illicites à ne pas être martyrs des souffrances qu'il voudrait nous imposer. Peut-être sommes-nous tout simplement complices d'un crime commis sur nous-mêmes et dont on voudrait nous rendre coupables, alors qu'il est la preuve et la conséquence de notre innocence.

Oui, je l'avoue, je jouis du laboratoire de langue qu'est mon corps, ce don de naissance et de renaissance perpétuelle, ce fragile bric-à-brac d'organes doué de parole. Mon ailleurs est en lui, il est mon ailleurs. L'exil intérieur est devenu son monde car je le vide chaque jour de la société. Hygiène de l'esprit, éthique du corps. Il entre en lui pour s'entendre parler dans sa propre langue. Sinon il ne saisit pas bien

la raison, cette commune conviction sensée expliquer pourquoi il se tient, là, sur cette planète en perdition perdue au milieu d'un univers en expansion, lequel pourrait bien un jour revenir à son état initial d'avant le légendaire Big Bang. Mon corps est vaste et généreux, il offre hospitalité à ma constellation de solitudes qui gravitent autour du moi solaire sans jamais vraiment le rencontrer, ou si peu.

À l'évidence, j'ai déserté la société, cet immonde désert devenu bruit. Elle ne mérite pas la parole, l'usage qu'elle en fait porte le visage de celui qui ne connaît toujours pas son agonie, et qui donc ne peut la dire. Alors je m'en dégage, me désinvolve. Je laisse à d'autres les tourments mortifères de ses occupations bavardes, le souci du monde se conforme mieux aux leurs. Ils lui sont normalisés, pas moi : ils se désincarnent, je m'incarne ; ils s'ensemblifient, je m'exceptionne ; ils s'exhibent, j'apparais. Je me singularise tandis que la foule des monotones forment la représentation informe de leur plusieurs. « Out of this world » donc, tel pourrait être le titre du cahier sur lequel j'écris mes jours. « Out of this world » est aussi le nom du standard que John Coltrane enregistre en 1962... Une infinie variation autour d'un thème simple et modal... Légèreté, violence, chaos ordonné de l'intérieur vers le dehors... On sent qu'en jouant il veut faire du mal au « world ». Il baise son sax et veut que le world le sache. Peut-être veut-il nous dire qu'être hors de ce monde, en retrait, consiste à le regarder en face et se réjouir de ne plus en être, c'est à dire faire la fête, à la Musique, au Verbe, à l'Art, à la Poésie, là-même où le monde se meure de leur oubli.

Je m'invente une musique nouvelle, bâtie sur des phrasés neufs, des silences enjoués, de nouveaux mots, de nouvelles syntaxes ; ceux du dictionnaire contemporain sont trop falsifiés pour décrire ce qui me vit, ce qui les nie. Je m'invente une grammaire, je laisse aux autres celle qui les maternelle. Mes mots désirent coïncider avec ce corps de plaisir qui les dit en se jouant du Temps. Je suis ma propre formule, l'équation existentielle qui n'est rien de mathématique, sauf divine. Elle dit mon corps. Je suis ce corps de mots aux abîmes vertigineux, aux volutes baroques, à la modernité classique. Chaque jour je savoure leur don d'insurrection, je le fais mien. Mes mots sont charnels comme la main souveraine qui les écrit. Je ne me fais pas de sang d'encre car mon sang est d'encre.

C'est déjà l'automne, le bel et merveilleux automne, la saison où le silence nous parle le mieux de ses secrets. Sa dense lumière claire et vive transperce les cieux lointains qu'irise la danse des anges. Où est son déclin, cette décadence dont on nous rabat les oreilles à longueur d'époque, alors que tout en cette saison se renouvelle si merveilleusement qu'elle flamboie d'une joie résurrectionnelle ? Ses matins ont l'éclat doré de la brioche, ses soirs s'illuminent de se coucher tôt, les arbres se parent d'habits de lumière, les forêts s'enflamment, les bleus du ciel bleuissent davantage, les nuages ont enfin leur âge, le lac reflète la sérénité céleste, les paysages qu'offrent encore le monde sont plus vastes, plus majestueusement beaux, leur amplitude est telle qu'elle défie l'imagination et révèle l'aveuglement de notre perte, leur résolution supérieure semble avoir été peinte du pinceau de l'éternité, les rosées matinales goûtent la végétation et perlent les fleurs, même la fraîcheur de l'air éveille les sens endormis. C'est pourquoi je m'allonge de plaisir sur les délices de nuits automnales, j'y dors mieux, elles prolongent mes jours. J'aime l'automne. Son perpétuel renouvellement coloré m'enchanté, me stupéfie, me prend. Mes désirs y sont plus lucides, plus intimes, plus littéraires. Alvia, elle, préfère l'été, la chaleur de son soleil et celle de ses ombres. Par bonheur, mon automne s'accorde à son été, et son été à mon automne.

En ce moment, sur le lit défait, chacun lit de son côté. Nous sommes allongés nus sous un amas de draps et couvertures en vrac. La main gauche d'Alvia s'inspire de mon entre-cuisse, ma main droite vibre avec sa fesse droite ou s'émeut d'un sein ému. Je lui lis un paragraphe, elle me répond du sien. Sa voix se mêle à celle de Kafka, je les entends toutes deux au travers de celle de Céline. Ici Kafka parle à Céline, le Journal voyage au bout de la nuit, laquelle n'en finit plus de tomber. Elle nous renaît.

La nuit, les voix s'entendent de façon claire – sur un lit, inutile de crier quand le jour s'est tu. La voix de l'autre ne perturbe pas le lecteur lorsqu'est belle la phrase qu'elle lui chuchote, elle le caresse de sa musique. Sur un lit défait, les mots se font caresses, ils prolongent les nudités amoureuses. Les phrases mouillent les lèvres, elles vont et viennent, puis reviennent encore tel un long baisé murmuré. De temps en temps ma pensée passe à l'acte, je la prends en note. « Scratch, scratch, scratch », murmure le stylo au silence. L'invisible s'entend quand il s'écrit. Le lit connaît nos frasques, nos charnels secrets, nos délices de peaux, nos vibrations intimes, ainsi que nos élans, nos étreintes, nos vices – l'imagination y est si fertile. Un lit se lit. Bouillon de roman, premier jet, journal nocturne, poème rêvé, jaculations cérébrales, ou encore ouvrage des corps, dessin de nus en négatif, linogravure, gravure de plis, sculpture drapée. Y sont gravées les traces écrites de nos nuits. En outre, il sent bon l'odeur nuiteuse de nos chairs, celle panachée de nos débauches, de nos crimes, de nos écumes.

On ne lit jamais à deux. La langue écrite travaille seulement le corps lecteur qui la respire selon sa singularité propre. Toutefois, chacun peut ressentir ce que l'autre lit : quelques froissements de soie, un rire, une exclamation, une page qui se tourne, une main baladeuse, un long silence. Ne pas s'exprimer est parfois plus parlant que l'inverse. D'ailleurs, la qualité de silence qu'inspire une lecture parle de comment elle se lit. Notre lit de lecture ouvre le Temps au ravissement, lequel circule d'oreille à oreille. Les mots l'instruisent puis passent de un à un. Ensuite, les lecteurs s'enveloppent de nuit et les livres gagnent leur sommeil, pour que leurs rêves respirent leur souffle.

Notre lit de mots vole alors vers des espaces indomptables, au travers d'un Temps indompté qui nous diffracte. Nous ne connaissons pas notre destination, seul notre destin nous sait. La nuit, le lit se joue tapis volant. Il traverse les continents à sa guise, à la notre, surplombe les océans, les villes, les cimes, glisse le long de parois vertigineuses, s'engouffre à l'intérieur de grottes obscures, en ressort humide, puis se

sèche au soleil avant de visiter la lune, mars, pluton, il s'attarde encore sur vénus, rejoint la planète des phrases, celle de Kafka et de Céline, la planète des pensées éternelles où s'allongent le corps des mots.

[.....]

De Sade à Dante, du paradis verbal des corps au paradis charnel des mots, de la jouissance de la connaissance physique à la connaissance physique de la jouissance.

Voilà Dante au Paradis. Immédiatement, joie. La planète et le ciel s'embrace, la lumière y est intellectuelle, pleine d'amour et d'allégresse. Dante se rallume alors *d'une vue nouvelle*, chante. Il est très amoureux et celle qui l'accompagne est une déesse. Il voit *mille splendeurs venir vers eux*. En chacune il entend : « Voici qui va faire croître nos amours ». *Sa dame est si joyeuse, quand elle se met dans l'éclat de ce ciel, que la planète en devient encore plus brillante*. Il la regarde faire son nid dans sa propre lumière, laquelle vient de ses yeux, parce qu'elle brille encore plus quand elle rit. Lorsque rit l'être, il fait son nid dans sa propre lumière.

La jouissance de la vie et des mots singularise le paradis, tandis que les intérêts de la mort se rapportent à l'enfer. Si ce dernier n'est pas vu, alors qu'il se manifeste chaque jour sur les écrans, c'est qu'il est vécu. Si le paradis n'est pas trouvé, c'est qu'il n'est pas encore parvenu au dire. Le chant du dire est en effet la langue du paradis, et l'enfer *un endroit où l'on ne s'aime pas*. Cet endroit n'est rien de spatial, mais le Temps selon lequel se meut un corps. Le commerce de la mort guerroye à mort contre la gratuité du paradis, celui d'un corps qui s'aime. Pour ma part, chaque jour je m'exerce au paradis en me lovant au creux de mon nid de lumière. Je quitte alors

l'humanité infernale et, immédiatement, *le Paradis est où je suis*, tout le temps, n'importe où, avec n'importe qui et en faisant n'importe quoi, ou presque.

Autre paradis, autre rapport au Temps, Sade : « ce n'est qu'en sacrifiant tout à la volupté, que le malheureux individu connu sous le nom d'homme, et jeté malgré lui sur ce triste univers, peut réussir à semer quelques roses sur les épines de la vie ». Paradis de mots, paradis des corps, paradis du corps des mots, paradis verbal des corps, paradis du texte charnel. L'initiation *dans les plus secrets mystères de Vénus* peut-elle se faire sans mots ? Le boudoir sans philosophie, sans la verge du Verbe, sans le con sexuel de l'ouvrage, peut-il nous *conduire dans la carrière du bonheur et des plaisirs* ? Le corps est un livre qu'il faut ouvrir et lire avant de répandre *le baume délicieux de la vie, dont l'écoulement fait tout le bonheur des libertins*. Le sexe de la parole est donc à l'opposé de la pornographie laquelle est, comme on sait, asexuée et puritaine. Les mots excitent les sexes et le sexe s'excite de mots.

Dans le paradis dantesque l'amour meut les planètes, dans celui de Sade le *sceptre de Vénus est toujours docile aux passions de celui qui le meut*. Au paradis, l'amour meut donc à la fois Vénus et son sceptre en un va-et-vient qui *procure les plaisirs les plus doux que l'on puisse espérer de sa vie*. L'enfer ankylose et paralyse, tandis que l'amour meut, le plaisir meut, la joie meut. *Où l'amour aurait-il de plus divins autels que dans un corps en mouvement disposé à le recevoir ?*

Frank Aria

Vastes Solitudes (112 pages; ISBN: 978-2-916236-15-5) sera disponible en librairies à compter du lundi 6 février 2012. Vous pouvez d'ores et déjà vous le procurer en profitant du tarif spécial souscription : pour toute commande passée jusqu'au 5 janvier 2012 inclus, chaque souscripteur bénéficiera d'un tarif préférentiel : 12,60€ au lieu de 14€, soit une remise de 10%, et les frais de port sont offerts (France métropolitaine uniquement). <http://www.arhsens.com/vastes-solitudes.html>